

Prologue
Décembre 2017
Marcel Tremblay
Province du Québec

L'homme regarde attentivement par la baie vitré, décorée d'arabesques givrées; voici donc un autre hiver qui s'en vient et pose sa main d'argent sur toutes choses, les buissons taillés court en prévision de la mauvaise saison, les haies parfaites de son jardin et les massifs paillés et protégés afin de préserver leur survie durant les fortes gelées et les températures négatives sévissant dans ce pays, chaque hiver.

La première neige a été précoce cette année, octobre a vu tomber les premiers flocons.

Jamais Marcel n'a craint les grands froids, lui qui les a connus tout au long de sa jeunesse au Québec, et c'est cette froidure hivernale si particulière qui lui a tant manqué lorsqu'il vivait en France, au temps de sa folle jeunesse.

Bûcheron dans l'âme, il s'est forgé un caractère bien trempé, grâce à ses ancêtres émigrés en « Nouvelle France » au XVIIème siècle, ces besogneux acharnés cramponnés à leurs lopins de terre dont leurs vies dépendaient, ces femmes qui mettaient au monde une kyrielle d'enfants, juste parce que les jésuites veillaient au grain et qu'il fallait de jeunes vies pour peupler les immenses terres vierges d'Amérique du Nord.

Son propre grand-père, Louis, était draveur, métier difficile et dangereux, exercé par des hommes rudes qui aimaient le difficile labeur au grand air dans les forêts et ne ménageaient pas leur peine.

La drave vit le jour en Mauricie en 1852. L'hiver, le bois était coupé et transporté par des chevaux puis entassé sur les rives de la rivière Saint Maurice. Après avoir passé l'hiver complet en forêt, les draveurs conduisaient ce bois sur les rivières, debout sur les « pitounes », les billots de bois qu'ils orientaient à l'aide de leurs piques lors de la débâcle, au moment de la fonte des glaces. Certains de ces hommes étaient grièvement blessés, parfois même tués, broyés par les pitounes qui dérivait sur la rivière. Mais c'était ainsi à l'époque et personne ne songeait jamais

à se plaindre des conditions de travail, pourtant impitoyables.

Les jésuites et les religieuses étaient tout puissants au XVIIème siècle, époque au cours de laquelle les Premières Nations furent évangélisées. Les Amérindiens peuplaient les terres de la Nouvelle-France bien avant les premiers colons et les avaient aidés dans leurs premières récoltes, les empêchant ainsi de mourir de faim.

« Nous les remercions, ainsi que Dieu, avec le Jour d'action de grâces, pense Marcel, et nos voisins anglophones avec le «Thanksgiving».

Pourtant, on avait leur ôté leurs terres et ce, sans le moindre état d'âme.

Le cœur de Marcel bat à l'unisson de celui de ce pays qu'il aime profondément et l'homme regrette que ses propres enfants ne le connaissent pas, mais cet état de fait ne relève-t-il pas de sa propre responsabilité ? Cela ne fait-il pas de lui un père médiocre, voire inexistant ? Il devra payer un jour ou l'autre pour les erreurs commises, il le sait pertinemment.

La neige n'en finit pas de tomber, lourde et ouatée, enveloppant le monde environnant d'un silence immatériel et glacé, le plongeant dans une

douceur salvatrice.

Marcel aime par-dessus tout se blottir au cœur de sa maison, petite mais confortable, à l'orée du parc du Grand Coteau qu'il a parcouru tant de fois, cherchant dans la marche un apaisement aux tourments de son âme.

Et c'est ici qu'il a enfin trouvé sa vraie place dans le monde.

Les racines, voilà tout ce qui importe à l'être humain.

Se sentir enfin chez soi, en sécurité, protégé.

Pour combien d'individus ce ne sera jamais le cas ?

Pour combien de déplacés, de migrants oubliés et malchanceux ?

Il n'ignore pas ce qui se passe partout en Europe depuis des décennies, et aussi aux frontières des Etats-Unis avec le Mexique ; les souffrances des peuples, les noyés en Méditerranée, les efforts désespérés des gens pour gagner des terres plus clémentes, loin des guerres et de leurs atrocités qui les amputent de la meilleure partie d'eux-mêmes.

Marcel s'est senti si peu à sa place en France ! Comme il plaint les sans-logis, les apatrides, les fuyards prêts à tout risquer, même leur propre

vie, dans l'espoir d'une existence meilleure !

Il songe à ses propres enfants, en particulier à ce fils dont il ignore les traits, par sa propre faute. Il a longtemps détesté l'homme qu'il a été et supporte maintenant un peu mieux celui qu'il est devenu.

Pourra-t-il se racheter, en aura-t-il seulement, un jour prochain, l'opportunité ?

Un coup bref frappé à la porte ; il ouvre et reçoit en plein cœur le sourire de sa « blonde », la belle Julia, et la prend dans ses bras pour la remercier tacitement de s'être déplacée par un temps pareil. La jeune-femme entre comme une tornade, animant la maison si calme jusque-là. De la poussière de neige introduit dans le vestibule la froidure de l'extérieur.

Marcel et Julia se mettent en devoir de préparer du thé, bien chaud et réconfortant par ces températures, la boisson préférée de Julia, qui emplira leurs corps d'un fugace réconfort. L'espace de quelques heures, ils seront deux au cœur du grand silence blanc et ouaté.

Il est temps aussi de préparer le Noël qui s'en vient. Julia cuisinera sans nul doute une tourtière à la viande du Lac Saint Jean, dont elle est originaire, accompagnée de boulettes de viande et d'une

sauce au sirop d'érable avec de la confiture aux airelles, dont Marcel raffole depuis toujours.

Et de se souvenir avec délice des repas familiaux autrefois préparés par sa propre mère et qui réunissaient la famille au complet, quinze à vingt personnes au bas mot si l'on comptait les cousins, les tantes et les oncles ainsi que leurs enfants. Les familles québécoises étaient nombreuses à cette époque, religion oblige. Marcel se remémore les fameuses pattes de cochon à la gelée de canneberge cuisinées par sa mère, et mangées au retour de la messe de minuit, où l'on se rendait à pied par les chemins de neige. Les chants de Noël en latin s'élevaient vers le ciel au cours de l'office, et les voix semblaient appartenir à des anges. L'enfant qu'il était alors s'extasiait de leur beauté venant des cieux.

Marcel, un petit garçon trop timide et trop sage, à l'opposé de ses sœurs.

Les Noëls d'autrefois appartiennent au passé, mais les chants demeurent aussi beaux dans sa mémoire.

Julia l'appelle avec un grand sourire, le sortant brusquement de sa rêverie. Le thé prêt, il ne faut surtout pas le laisser refroidir et les pancakes arrosées au sirop d'érable, fumantes, vont

réconforter leurs estomacs.

Marcel sourit brusquement en s'en emparant avec gourmandise. La pancake est chaude dans l'assiette et le sirop d'érable blond coule sur la pâte souple.

Marcel et Julia se sourient, ils savent que l'après-midi sera belle, toute remplie de promesses.